

« VIVANT, C'EST-À-DIRE PRÉSENT »

Méditation* - 2

Après le Triduum et à la lumière du chemin de ces dernières semaines :

- Qu'est-ce que cela signifie pour moi, en ces temps, d'affronter la bataille contre le néant ?

- Que signifie « être libre » dans la réalité quotidienne ? Que dit mon expérience ?

- Y a-t-il dans ma vie des personnes et des relations qui me génèrent, des lieux où je vois la victoire de la vie sur la mort ?



Photo Luigi Ghirri, Caserte, 1987.
De la série *Un piede nell'Eden*. © Héritiers Luigi Ghirri.

*Al mattino*¹

Pour ceux qui avaient rencontré le Seigneur, le matin était le début de la journée, mais pas seulement dans un sens chronologique : c'était le début de la recherche pour pouvoir le rencontrer à nouveau, comme l'ami le plus précieux de sa vie. C'est pourquoi nous prions l'*Angélu*, en nous souvenant de la rencontre que nous avons eue et en demandant de le rencontrer à nouveau. Nous réciterons ensuite les laudes, qui sont ce geste d'attention que l'Église a envers nous quand, au début de la journée, nous ne saurions pas quoi dire, nous n'aurions pas de mots pour exprimer notre « commencement », et comme une mère apprend à son enfant les syllabes, les premières syllabes de sa vie, ainsi l'Église au début de notre journée nous apprend les premières syllabes de notre aventure : la demande à Dieu de venir nous sauver.

« Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent » (Jn 17, 3)

di Andrea Mencarelli

*Non son sincera*²

1. « Mon âme est triste » (Mc 14, 34)

Bonjour à tous ! Bienvenue ! Nous avons prié les laudes avec cette phrase : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang dans votre lutte contre le péché »,³ qui est une expression »

¹ A. Mascagni, « Al mattino », dans *Canti*, Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 180.

² A. Mascagni, « Non son sincera », dans *Canti*, op. cit., p. 206.

³ Cfr. *Vivente è un presente*, p. 5 du livret du Triduum de CL-Lycée 2021 téléchargeable en format pdf (seulement en italien) depuis le site clonline.org

* La leçon d'Andrea Mencarelli au Triduum pascal de CL-Lycée pendant le Vendredi Saint (2 avril 2021).

» d'une puissance incroyable mais qui nous rappelle que la vie est vivante et que c'est chaque matin, chaque début, une lutte, pour que la vie gagne sur le néant. La rencontre faite, avec l'intuition positive qu'elle porte en elle, n'est pas un vaccin qui protège automatiquement de tout et résout tout. En fait, la réalité continue de frapper, elle frappe parfois avec force, et pose chaque jour des problèmes, des défis, des questions, des enjeux.

Il existe un site appelé *WikiHow*, qui propose des réponses à toutes les questions. Vous pouvez aussi y aller (pas maintenant évidemment) : tapez n'importe quelle question et il vous répond, vous propose des solutions. Un peu comme Siri, mais en plus encyclopédique : vous tapez et il vous propose des résultats. Vous pouvez demander n'importe quoi, même les choses les plus bizarres : vous pouvez demander comment couper du bois, comment fabriquer une bombe, vous pouvez demander comment convaincre les gens de votre immortalité. Mais pour les plus astucieux, vous pouvez demander directement une méthode pour résoudre n'importe quel problème, ce qui revient à acquérir une "grammaire" pour la vie. C'est cela que j'ai cherché, et la première réponse proposée suggère quatre points : 1) circonscrire le problème, 2) établir vos objectifs, 3) analyser les variables, et 4) agir. Peut-être nous a-t-on déjà expliqué quelque chose de similaire dans un cours de méthodologie à l'école, sur la façon de résoudre un problème de mathématiques ou de faire une version latine. Cette méthode peut être efficace si nous partons de l'idée que les problèmes sont avant tout quelque chose à résoudre et qu'ils sont donc aussi une occasion de montrer à nous-mêmes et aux autres nos compétences et nos capacités de résolution. De ce point de vue, il n'y a rien de mal, si évidemment il s'agit d'un problème particulier de la vie, comme accrocher un tableau, monter une étagère ou produire un vaccin dans un laboratoire. Mais si le problème était la vie elle-même, comment s'y prendre ?

Ce n'est probablement pas la première fois que nous nous entendons répéter – peut-être à un partage ou par un ami plus âgé – une méthode très simple pour aborder les questions de la vie, la question qui est *la* vie elle-même : partir de l'expérience, regarder notre expérience.

Les défis auxquels nous sommes confrontés, en effet, ne nous demandent pas, en premier lieu, de prouver que nous savons faire quelque chose ; il ne s'agit pas d'un test de nos capacités.

La réalité s'apparente plutôt à une « passe décisive » : toute personne qui joue au football ou pratique un sport sait que le meilleur geste qui soit dans un match n'est pas la bicyclette, ni la talonnade, mais c'est la passe décisive, la « passe en profondeur ». Pour ceux qui se souviennent de la récente victoire de l'Inter sur la Juve, le but de Barella est le fruit d'une passe décisive : Bastoni (un coéquipier) fait une passe transversale de 60 mètres qui traverse tout le terrain (une brèche s'était ouverte comme pour Moïse dans la mer Rouge), servant son coéquipier qui a ensuite marqué ! Incroyable ! Mais la passe décisive est bien plus belle que le but. La réalité est comme une passe décisive continue, une « passe en profondeur » permanente qui s'offre à nous. Il ne s'agit pas d'un dégagement hasardeux, en espérant que quelqu'un récupère le ballon ; la réalité vient à toi et te sert de manière très personnelle. Que se passe-t-il lorsque nous recevons une passe décisive (une rencontre, un fait, une intuition, une preuve) ? Ce qui se passe, c'est que nous pouvons prendre conscience de nous-mêmes, en réalisant qui nous sommes, où nous sommes – et non pas qui nous « pensons être », en nous vantant de je ne sais quel talent footballistique –, au moment où nous vivons. À cet instant, c'est comme si la dissociation habituelle était vaincue ; il n'y a pas un moi « privé », à réserver en quelque sorte à soi-même ou à quelques intimes, et un moi « public », celui qui est ensuite filtré et publié sur Instagram. En fait, lorsque la réalité nous provoque, nous met au défi pour le meilleur ou pour le pire, nous pose des problèmes, des questions et nous oblige à changer nos habitudes, elle fait ressortir notre moi authentique, notre moi intégral. Par conséquent, le point d'incandescence de chaque défi, de chaque jeu, n'est pas à l'extérieur de nous mais d'abord en nous.

Un de nos grands amis, Don Giussani (l'ami cité hier soir par Carrón également), a utilisé un jour une expression aussi belle que révolutionnaire, que je vous invite à prendre sérieusement en considération : « La solution aux problèmes que la vie pose chaque jour "se trouve non pas »

» en affrontant directement les problèmes, mais en approfondissant la nature du sujet qui les affronte” ». ⁴ Il faudrait une diapositive sur ce sujet pour l'apprendre par cœur ! Se référant à ce passage, Carrón commente : « C'est-à-dire en approfondissant la nature du moi, la nature de son désir. Ce n'est pas une banalité, parce que ce n'est que si le moi prend conscience de lui-même à ce niveau qu'il pourra se libérer de toutes les prétendues solutions et les stupidités qu'il a en tête, comme cela nous arrive à nous aussi. » ⁵ Nous verrons mieux ce matin ce que signifie cette expression de Don Giussani.

Qu'est-ce qui se trouve au fond de notre « moi » ?

J'ai été très frappé par certains des jeunes qui ont pris la parole lors de notre récente assemblée, qui était axée sur les questions et les découvertes qui avaient mûri au cours de cette année. L'un d'eux a raconté sa propre tentative de recherche du bonheur par l'étude : puisque les relations avec les amis sont limitées, puisqu'on ne peut pas sortir, faisons de nécessité vertu ; puisque nous pouvons étudier, engageons-nous, remplissons la journée d'études ! Courageux, hein ?! Ce garçon, cependant, arrivait au soir en disant : « Après une telle journée, je me couchais à moitié vide. Et ça ne me rendait pas heureux. » Un autre a décrit une sorte de glissement vers une étrange indifférence à l'égard des choses, une apathie qui fait qu'il ne ressentait plus rien. Il disait : « Je suis triste de ne pas être triste. » Ce qui est un paradoxe, un incroyable paradoxe ! Au point qu'il suffirait de réaliser ce que nous disons, de nous prendre au sérieux comme nous l'avons dit hier soir, de réaliser les syllabes que nous prononçons, de réaliser réellement quel feu de vie s'agite en nous sous les cendres ; peu importe le nombre de kilos de cendres, mais en dessous, quelque chose continue à s'agiter.

Un fait qui ressort de l'expérience de ces mois est la présence de personnes certes fatiguées, comme l'ont raconté les témoignages d'hier soir, voire flétries ou même tristes... mais certainement vivantes ! Ce sont des « moi » vivants ! Pas morts, même si c'est au milieu d'une tempête, d'une agonie (agonie signifie justement « combat »).

Les témoignages, les contributions lues, montrent que la vie est un parcours dramatique, c'est une lutte (comme nous l'avons dit dans les laudes) au sein de laquelle nous ressentons tout le poids de la contradiction et souvent aussi de la distance entre notre désir profond d'être heureux, notre soif, et le concret des choses, parfois le désert. Ce n'est pas quelque chose qui ne peut être vu que dans une condition extraordinaire comme la pandémie (parce que nous nous sommes plaints et sentis desséchés même avant la pandémie !), mais cela concerne la vie quotidienne et ses multiples facettes. Pensons, par exemple, à l'amour que nous ressentons pour une personne (notre petite amie ou un ami cher) et à la négligence avec laquelle nous traitons souvent cette personne ; ou regardons les choses qui nous entourent et qui nous passionnent – les études, le sport, l'art et la musique – et l'apathie et l'ennui que nous sentons parfois peser sur nous comme une carapace impénétrable que nous voudrions briser mais que nous ne parvenons pas à faire. La vie est vraiment une bataille ! Mais pas contre le Covid ou l'enseignement à distance (EAD), qui sont des symptômes, des circonstances passagères ; la bataille est contre le néant, comme nous le rappelait hier Carrón, c'est-à-dire contre ce « sentiment de vide dont la conséquence est un affaiblissement de la relation avec la réalité, avec les circonstances, qui finalement semblent toutes insensées ». ⁶ Et ainsi, nous finissons par nous sentir vieux, inertes et résignés, peut-être même à 15 ans.

Cette lutte n'a pas été épargnée même au Christ « dans la nuit où il fut trahi », comme nous l'entendons répéter chaque fois à la messe. Cette nuit-là, lorsque Jésus avait annoncé à ses »

⁴ L. Giussani cité dans A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 489.

⁵ J. Carrón, « Dans l'effondrement des évidences, la génération d'un sujet », Notes de la rencontre de clôture par Julián Carrón des Exercices spirituels des prêtres, Pacengo del Garda (Vérone), 5 novembre 2014, 15.12.2014, <https://francais.clonline.org/cm-files/2014/12/15/79.pdf>

⁶ J. Carrón, *L'éclat des yeux, Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?*, <https://it.clonline.org/cm-files/2020/07/31/jc-brillio-web-fra.pdf>, p. 9.

» amis le don total de lui-même (« Je donnerai ma vie pour vous ») et les avait invités à rester avec lui, les disciples n'avaient pas compris ce qui se passait réellement, la gravité de la situation. Que voulait-il dire par « restez avec moi » ? Ils étaient déjà avec Lui ! Ils étaient ses amis, ils étaient toujours avec Lui, ils l'écoutaient, ils Le suivaient, ils L'observaient, ils essayaient d'apprendre de Lui. Pour eux, la présence physique de Jésus semblait suffisante. Ce soir-là, Pierre, un type impétueux, énergique, un *leader* (ce n'est pas par hasard que Jésus l'avait choisi comme chef) avait renouvelé sa promesse d'amitié à Jésus : « Si tous viennent à tomber à cause de toi, moi, je ne tomberai jamais »,⁷ c'est-à-dire « je ne t'abandonnerai jamais. D'autres le feront, mais pas moi ; tu peux me faire confiance, à 100 % ». Mais devant cette énergique attestation d'estime, Jésus répond sur un ton plein de douleur : « Pierre, mon ami, cette nuit, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois ».⁸

Mais comment est-il possible – nous devrions nous demander - qu'une telle contradiction puisse se produire ? Pierre est sincère ; tout le monde était sincèrement du côté de Jésus ! Même Judas, au début : il avait été appelé par Jésus, il avait mangé avec Lui, il avait bu avec Lui, il avait joué aux cartes avec Lui, il avait vu les miracles les plus sensationnels, il avait vécu mille moments avec Jésus physiquement présent dans sa vie. Ses yeux étaient remplis de mille faits exceptionnels. Mais avec toute cette richesse de signes comment peut-on déchoir ? Comment est-il possible de déchoir ? Comment peut-on être triste ensuite si on a déjà rencontré le bonheur de la vie, l'amour de la vie ?

Un jour, Judas s'est demandé : « Quand Jésus changera-t-il vraiment les choses telles que je les conçois, telles que je m'attends à ce qu'elles changent ? Quand va-t-il vraiment démontrer son pouvoir divin et bouleverser la réalité ? Quand arrivera-t-il que toutes les contradictions du monde – mes contradictions, ma fragilité – seront effacées, que les ennemis seront punis et que l'amitié triomphera ? ». Car il semblait que ce moment, sous cette forme imaginée, n'arrivait jamais et était toujours « à attendre ». Et c'est ainsi qu'un ver à bois dans le cœur de Judas, petit à petit, a commencé à creuser, chaque jour. Le ver du bois, on ne le voit pas, il semble être une chose négligeable, invisible, et pourtant il a un effet dévastateur. À la longue, Judas était convaincu : « Peut-être que je me suis trompé, peut-être que ce n'était pas vrai ; en fait, je me suis vraiment trompé parce que rien ne change ici. »

Du côté de Jésus se trouvaient également Jacques et Jean, surnommés les « fils du tonnerre », impétueux et déterminés à suivre Jésus jusqu'au bout dans la construction de son royaume. Jésus avait eu une considération particulière pour eux aussi : non seulement il les avait appelés avec lui, mais il leur avait aussi montré des signes particuliers de sa divinité, comme lorsqu'il avait voulu les emmener avec lui sur le mont de la Transfiguration, où il avait révélé sa nature éblouissante de Fils de Dieu.⁹ Ils avaient vu Jésus dans sa nature la plus profonde, avec Moïse, avec Élie. Ce soir-là encore, Jésus voulut les avoir avec lui une autre fois lorsque, agité, troublé, il se rendit dans le jardin appelé Gethsémani et leur demanda, ainsi qu'à Pierre (l'élite, la crème), de rester avec Lui et de prier. Mais pendant que Jésus suait du sang, Jacques, Jean et Pierre s'endormirent trois fois. Désarmé, Jésus leur dit : « Ainsi, vous n'avez pas eu la force de veiller seulement une heure avec moi ? »¹⁰

Cette nuit-là, Jésus a dit quelque chose d'aussi humain que terrible, même pour nous : « Mon âme est triste à en mourir ». Pensez au tourment que Jésus a dû ressentir pour dire une chose pareille, à sa solitude, même s'il était entouré de la présence physique de ses amis (d'ailleurs, les amis qu'il avait choisis !).

Il y a beaucoup de choses qui déçoivent dans la vie, qui font mal, mais la pire de toutes est peut-être d'être abandonné. Il ne s'agit pas seulement d'être « seul », en fait, nous apprécions »

⁷ Mt 26, 33.

⁸ Mt 26, 34.

⁹ Cfr. Mt 17.

¹⁰ Mt 26, 33.

» souvent le fait de pouvoir être seul (comme lorsqu'à un certain moment de la journée, on va dans sa chambre, on la ferme et on écoute de la musique seul et on dit « comme c'est bien », ou lorsqu'on partage la chambre avec un frère ou une sœur qui pour une fois dort à l'extérieur et qu'on dit « enfin la chambre est pour moi, je peux rester un peu seul », ce n'est pas cela !) c'est percevoir la réalité autour de nous comme étrangère, cette réalité qui devrait être familière et qui ne l'est pas. Sentir les choses, les gens, surtout les plus proches, infiniment lointains. Ils sont peut-être là, à côté de vous, ou derrière un écran en train de vous regarder, mais en vous et autour de vous règne une solitude glaciale. Saint Thomas définit la tristesse de la manière suivante : « Désir d'un bien absent ».¹¹

Jésus n'a rien caché de son propre être humain en disant à ses amis : « Je suis triste ». En effet, il arrive des moments où tout semble déserté et où les choses dont nous avons rempli notre vie semblent fausses. « Dans mes mains, ne reste que de la terre brûlée, des noms sans raison [...] : il ne reste que le regret d'une journée gâchée / et peut-être l'attente de Toi ». Le désir lointain d'un bien absent. Chantons ensemble « La guerra ».¹²

La guerra

2. « Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ! » (Lc 22, 42)

Toute la vie de Jésus avait été un signe incessant de bien, un point lumineux dans l'histoire de l'humanité. Jésus n'avait jamais rien fait de mal, contrairement à nous. Mais cela ne signifie pas que cette luminosité de Jésus ait été automatiquement acceptée par tous. Parce que la « vie éternelle », telle qu'il l'a définie, c'est-à-dire la vraie vie, la vie heureuse, la vie que notre cœur désire, n'est pas une mise à jour d'IOS que l'on télécharge dans notre organisme et qu'il suffit ensuite de redémarrer pour que tout soit résolu. Imaginez que le Mystère ait fait cela : un téléchargement de quelques minutes, un redémarrage et ensuite toute la vie continue sans anicroches, avec tout le sens et le bonheur déjà à l'intérieur, téléchargés, sans virus, sans problèmes, sans boucles, sans rien ! Mais même Jésus n'a pas été épargné par le chemin à accomplir et même Jésus ne s'est pas dérobé à son chemin.

Que fait l'homme face à la contradiction ? Que faisons-nous lorsque nous sommes confrontés à la contradiction ? Lorsque nous faisons l'expérience de la sécheresse d'une journée au cours de laquelle nous flottons entre une connexion et une autre, en allumant et en éteignant la caméra ? Nous souhaitons pouvoir changer la réalité. Il ne s'agit pas d'une idée fautive, ni d'un péché d'orgueil de vouloir changer quelque chose que nous percevons comme épuisant. C'est humain ! Mais si nous ne pouvons pas le faire (comme dans les circonstances inévitables, comme dans tant de sacrifices qui nous sont demandés en cette période), alors nous pourrions nous poser la question que vous avez été si nombreux à envoyer dans vos contributions : « Que dois-je faire pour aimer cette situation ? ».

J'ai une contre-question : qui a dit que vous deviez aimer cette situation ? Où est-ce que c'est écrit ? Qui est ce « terroriste » qui vous a dit que vous deviez aimer cette situation ? Ce point est fondamental et doit être clarifié afin de ne pas se jeter dans un marécage et y croupir, sans que personne ne nous l'ait demandé. Tout n'est pas pareil dans la vie ! Nous sommes faits pour la vie, nous n'avons pas besoin de trop y réfléchir, nous n'avons pas besoin de demander à quelqu'un, nous le réalisons déjà par nous-mêmes, nous sommes faits pour être heureux.

Et alors ? La première chose que nous pouvons faire est donc de comparer ce que nous avons devant les yeux avec les besoins profonds de bonheur de notre cœur – c'est ce qu'on appelle le « jugement » – et de dire « c'est pour moi », ou « ce n'est pas pour moi ». Lorsque nous utilisons notre cœur de cette manière, avec ce sérieux, comme un détecteur comme nous »

¹¹ Saint Thomas d'Aquin, *Summa Theologiae*, I, q. 20, art. 1.

¹² C. Chieffo, « La guerra », dans *Canti*, op. cit., p. 234-235.

» l'a dit hier soir Carrón, il se produit ce que Giussani appelle « l'expérience élémentaire ». On comprend alors bien qu'il ne s'agit pas d'aimer les choses que le cœur reconnaît comme « non siennes », mais de porter un jugement. Sinon, ce serait comme s'efforcer d'enfiler une chaussure qui est cinq pointures plus petite que notre pied. Comment le pouvez-vous ? Vous ne pouvez pas ! Nous ne sommes pas obligés de faire plaisir au vendeur de chaussures si les chaussures ne nous vont pas, mais nous lui disons « elles ne nous vont pas » !

La nuit où il fut trahi, faisant l'expérience de l'abandon de ses amis et sentant que bientôt ils allaient tous se débarrasser de lui (les Romains, les amis et les ennemis), Jésus donne un jugement : « Je suis triste. Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe », c'est-à-dire « si c'est possible, enlève cette difficulté, efface cette douleur, car je ne suis pas fait pour la douleur ». Qu'est-ce qui pourrait être plus humain que ce cri ?

Les mots d'un auteur russe, Vassili Grossman, peuvent également résonner en nous, presque comme une prière à laquelle nous pouvons nous identifier : « Pourvu que tout redevienne comme avant, pas de changement insupportable, pourvu que tout reste habituel, familial, pas de nouveauté déchirante dans le sang, libératrice, qui nous laisse les os rompus... ».¹³

3. « ...Cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne » (Lc 22, 42)

« Qu'est-ce qui remplit mon cœur ? » s'est demandé hier le compagnon de notre ami de Bologne devant le témoignage de Zatto, le garçon gravement malade dont nous parlions. En creusant dans cette profonde tristesse que Jésus a ressentie, qu'y avait-il dans son cœur ? Qu'y avait-il au fond de son « moi » ? Une présence. Le lien avec un autre. Tout le sentiment de Jésus qui a explosé dans son cœur cette nuit-là, qui arriverait jusqu'à aujourd'hui, jusqu'au bois de la croix, portait en lui l'appel à un Autre : « Père ».

Comme l'explique si bien l'une d'entre vous, en décrivant toute sa « lourdeur », l'agacement face à des camarades de classe qu'elle voit comme « chouchous » et le vide ressenti dans la répétition des mots rituels. Jusqu'à ce qu'elle se demande : « Pourquoi suis-je là ? ». Et elle commente ainsi : « Il n'y avait pas besoin de tournures de phrases pour le comprendre : je me sentais vide, je pleurais parce que mon cœur me criait que non, je n'étais pas heureuse comme ça, qu'il y avait et qu'il y a encore des questions, que ce n'est pas vrai que tout est pareil, que je ne suis pas capable de juger la réalité, que je suis superficielle. J'ai un cœur qui a senti la correspondance avec un autre [...], je veux que mon cœur soit en feu comme ce jour-là [...]. Je veux me sentir trépidante, éveillée, vivante ».

Écoutons maintenant une belle chanson d'Adriana Mascagni, « Amie du mystère ».

Amica del Mistero

« Je suis née amie du Mystère / je ne sais donc pas parler / si ce n'est avec Toi / je ne sais donc pas penser / si ce n'est à Toi ».¹⁴ Il ne s'agit pas d'une suggestion pour les poètes, mais de la prise de conscience que nous ne pouvons pas vivre, vraiment vivre, sans une relation importante et réelle, vivante et présente, qui embrasse toute notre vie.

Jésus a témoigné « non pas l'effort, mais la relation filiale [...]. Le chemin de la plénitude qu'il nous montre n'est pas celui d'être capables, mais d'être fils »,¹⁵ écrit Carrón dans l'un de ses livres célèbres, *L'éclat des yeux*. Cette filiation est rendue visible dans la réalité, dans sa totalité, et non en dehors de la réalité, dans nos pensées. Nous imaginons souvent Jésus comme l'un des héros de Marvel, c'est-à-dire quelqu'un qui chevauche la réalité, la survole, la détruit, la construit, fait ce qu'il veut. C'est ce que Pierre, l'ami, le leader, le rocher, a pensé ce soir- »

¹³ Vassili Grossman, *La paix soit avec vous. Note de voyage en Arménie*, L'âge d'homme, Lausanne 2007, p. 129.

¹⁴ A. Mascagni, « Amica del Mistero », dans « *Chi sei tu che colmi il mio cuore della tua assenza ?* », carnet du Triduum de CL-Lycée 2018, p. 44-46, *clonline.org*

¹⁵ J. Carrón, *L'éclat des yeux*, op. cit., p. 115.

» là à Gethsémani, alors que la foule de ceux qui étaient là-autour se rassemblait. Il a tiré son épée et a frappé un soldat. Mais Jésus l'a arrêté. Mais pourquoi l'a-t-il arrêté ? Ne voulait-il pas l'aider ? Il l'arrête et lui ordonne de déposer ses armes : « Rentre ton épée [...]. Crois-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père ? Il mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges ».¹⁶

Mais Jésus n'était pas non plus résigné passivement aux circonstances, il n'y était pas soumis. Il n'a pas caché sa tristesse – qui est le premier symptôme de notre appel au bonheur, à la vie – et a même répondu lorsqu'on l'a interrogé. Comme il l'a fait devant Pilate : « Ma royauté n'est pas de ce monde ; si ma royauté était de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs – mais c'est Lui qui venait de dire à Pierre de ne pas combattre ! ! – [...]. Moi, je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. »¹⁷ « Tu (Pilate) n'aurais aucun pouvoir sur moi, si tu ne l'avais reçu d'en haut ».¹⁸

Ce n'est pas un optimisme naïf qui a soutenu Jésus au moment de l'épreuve – comme tant d'autres ont dit, même lors du premier confinement, « Tout ira bien ! », mais qui a dit que tout irait bien ? Où est-ce que c'est écrit ? –, ce n'était pas de l'optimisme mais une solide espérance, qui est autre chose que de l'optimisme. Comme l'explique bien un célèbre théologien, Jean Daniélou : « L'espérance n'est pas l'optimisme. L'optimisme est cette attitude facile, qui fait que nous pensons que les choses finiront toujours par s'arranger par elles-mêmes. Sous une forme plus réfléchie, il considère le mal comme un simple désordre qui s'éliminera de lui-même [...]. En évacuant ainsi le tragique du mal, l'optimisme est le pire ennemi de l'espérance ».¹⁹

Celui qui vit une espérance, en revanche, saisit le drame de la vie, du sacrifice, et le traverse, mais pas par son propre effort, mais en vertu de quelque chose d'autre qui est là, vivant, présent, en dehors de lui. « Il faut pour cela vivre la douleur dans le Présent de Dieu. Alors la souffrance n'est pas ôtée, mais elle a perdu son venin. Elle n'empoisonne plus l'âme : elle la purifie, au contraire. Elle est messagère non plus d'angoisse, mais de paix. »²⁰

Pour mieux comprendre, écoutons la contribution de l'une d'entre vous : « Au cours des trois dernières années, je me suis éloignée, je pensais définitivement, de l'Église et de CL, également influencée par les nouvelles amitiés que je fréquentais. Pendant ces années, ma maison était devenue un bar où je passais mes journées et où l'on parlait constamment du néant. Malgré cela, j'étais très insouciant et je me sentais heureuse. Quand la pandémie a commencé, loin des distractions, j'étais vraiment malade. [...] Je suis triste. Ce malaise m'a permis de me demander ce que je voulais de différent de la vie et de moi-même (approfondir la nature du sujet, voilà ce que c'est). C'était comme reprendre en main la partie la plus profonde de moi, qui m'était inconnue depuis un certain temps. À partir de ce moment, une série d'événements ont été comme un appel pour moi. Tout d'abord une quarantaine passée au bord de la mer avec quelques amies du mouvement dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis un moment. Il était inévitable pour moi de comparer ce que je vivais là-bas à la mer, ce type d'amitié et cette façon de passer le temps, avec la manière dont j'avais vécu ces dernières années. J'ai vu de mes propres yeux pour la première fois le beau visage de l'Église et du mouvement incarné dans des personnes proches de moi. Toutes mes convictions et tout ce qui m'avait rendu heureuse les années précédentes étaient devenus insignifiants. Il s'est passé quelque chose de si grand que, même aujourd'hui, je ne peux pas l'expliquer et qui, par conséquent, ne peut pas dépendre totalement de moi. Ce qui s'est passé a donné un sens à la douleur et, par conséquent, aux questions que je m'étais posées au cours des mois précédents. Cette découverte de la dépendance à l'égard de quelqu'un ne m'a pas fait sentir moins accomplie, moins entière, au contraire, elle m'a fait ressentir pour la première fois de ma vie une unité, un accomplissement ». »

¹⁶ Mt 26, 52-53.

¹⁷ Jn 18, 36-37.

¹⁸ Jn 19, 11.

¹⁹ J. Daniélou, *Essai sur le mystère de l'histoire*, Seuil, Paris 1953, p. 331.

²⁰ H. de Lubac, *Paradoxes suivis de Nouveaux paradoxes*, Seuil, Paris 1959, p. 142-143.

» C'est incroyable et révolutionnaire de pouvoir vivre notre vie avec l'absence de préjugés décrite par cette amie : on fait toutes les tentatives, on ressent l'inconfort, on se laisse reprendre, on fait des erreurs, on réalise à nouveau son désir de bonheur, on suit les traces de réponse qu'on voit, jusqu'à ce qu'on découvre une réalité vivante, qu'on ne construit pas, qui n'est pas son propre produit, mais qui, si elle l'accepte, si elle décide de rester en relation avec elle, si elle reste avec elle (comme Jésus l'a dit aux disciples), lui permet de se sentir plus complète, plus elle-même. Ce témoignage nous aide aussi à comprendre ce qu'est un « charisme » : « La modalité de temps, d'espace, de caractère, de tempérament, la modalité psychologique, affective et intellectuelle par laquelle le Seigneur devient événement pour moi et, de la même façon, pour d'autres aussi »,²¹ disait l'École de communauté sur laquelle nous avons travaillé. Comme notre amie qui voit dans « ce qui se passe là-bas au bord de la mer, dans ce genre d'amitié et dans ces visages, dans cette façon de passer le temps » toute la « différence de potentiel » avec la façon dont elle avait vécu ces dernières années.

4. « Père, entre tes mains je remets mon esprit » (Lc 23, 46)

L'une d'entre vous écrit : « Je relisais la lettre d'invitation au Triduum et je me suis arrêtée à la question "Mais pourquoi suis-je là ?". Et j'ai pensé : qu'est-ce que j'en sais de la raison pour laquelle je suis là ? Si ça ne tenait qu'à moi, je ne me serais pas faite, du moins pas comme ça, c'est sûr ! Cependant, je n'ai pas pu m'empêcher d'observer : "Je suis quand-même là". Je suis quand-même là ! Et puis j'ai pensé que si je vis ma toute petite vie juste pour moi, c'est sûr qu'elle reste petite, mais que si je la vis pour Celui qui me l'a donnée, elle devient peut-être quelque chose de plus. La question n'est donc plus "pourquoi suis-je là, pour quelle raison moi je suis là ?", mais plutôt "pourquoi suis-je là, pour quel but ? Pour *qui* suis-je là ?" ».

Jésus aussi a répondu à cette question : « Je vis pour le Père ».²²

Parce que lorsqu'on est atteint par une espérance qui, de l'extérieur, pénètre dans ses entrailles, dans son cœur, le regard se lève du nombril et la question qui s'agite à l'intérieur change : pour qui suis-je ici ? Aujourd'hui, ce matin, en ce jour, pour qui ? Je ne vis pas pour moi, mon centre de gravité n'est pas en moi, mais tout en moi est déséquilibré par ce que j'ai rencontré, par l'espoir qui m'est venu. Pensez à commencer chaque matin comme ça, avec cette attente (même si nous n'avons pas toujours la chance d'avoir un ami qui nous chante si bien *Al mattino*) : « Mon cœur / aujourd'hui / n'est rien d'autre / qu'un battement de nostalgie »,²³ écrit Ungaretti.

Tant de choses en moi peuvent rester imparfaites et boiteuses, je peux me perdre même cent fois par jour, comme cela peut nous arriver aujourd'hui, parce que nous ne serons pas épargnés par la bataille contre l'ennui et la distraction, mais ne vous inquiétez pas si vous vous laissez distraire, demandez plutôt d'avoir un moment de silence, même un bref moment de silence dans la journée, dans lequel vous pourrez revenir avec émotion sur votre expérience. Même si je tombe plusieurs fois, il y a un rocher auquel je peux toujours m'accrocher pour me relever, sur lequel je peux construire mon énième tentative, auquel je peux revenir chaque fois que je m'égare, comme l'amie au bord de la mer. Jésus a vécu cette solide certitude dans sa relation avec le Père, de qui il est venu, pour qui il a vécu et à qui il a donné toute sa vie jusqu'à son dernier souffle. Quelle aventure de vivre comme ça ! Pas comme les chiens ou les voitures, mais remplis de cette conscience d'être continuellement désirés et repris par celui qui nous aime. Aucune réalité, mes amis, ne nous est hostile ; tout peut être vécu à fond, chaque joie peut déborder cent fois plus, chaque sacrifice peut être affronté (même si nous ne l'aimons pas, et avouons que nous ne l'aimons pas) et chaque douleur peut être offerte, comme lorsque, enfants, nous nous sommes jetés dans les bras de notre mère, désarmés : j'ai cette question, je ne comprends pas cette »

²¹ L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex 2011, p. 136-137.

²² *Jn* 6, 57.

²³ Cf. G. Ungaretti, « Oggi » in Id., *Poesie e prose liriche. 1915-1920*, Mondadori, Milan 1989, p. 40.

» chose, ou j'ai ce précieux trésor dans ma vie (ma copine, mes amis qui sont la chose la plus précieuse que j'aie), j'ai cette douleur, je suis appelé à ce sacrifice que je ne veux pas mais je Te l'offre, parce que je peux tout T'offrir, parce que je sais que Tu m'aimes et que Tu embrasses tout de moi, alors aide-moi à le porter.

Les amis, c'est quelque chose d'extraordinairement à notre portée !

Écoutez ce qu'une autre fille a à dire : « J'ai récemment rejoint CL-Lycée, un groupe où j'ai eu l'occasion de réfléchir à la petitesse de la vie quotidienne, que nous faisons souvent l'erreur d'ignorer. À la longue, j'ai pris conscience de la superficialité qui rendait ma vie monotone et, grâce aussi à l'unité que j'ai trouvée chez les compagnons de l'École de la Communauté, qui à chaque rencontre me font prendre conscience de ne pas être seule dans mes "tourments" avec leurs histoires et leurs expériences, je me rends compte que je commence à apprécier davantage les personnes qui m'entourent et – attention à ce qu'elle ajoute –, j'ose dire, à m'apprécier moi-même aussi. Donc, d'une certaine manière, je suis "reconnaissante" à pandémie de m'avoir ouvert ce nouveau monde (la circonstance n'est plus empoisonnée) ; en tout cas, j'espère que cela se terminera bientôt pour que je puisse participer en présence et apprendre à mieux connaître toutes les personnes de ce groupe. » C'est ce que signifie être humain, les amis ! Bien sûr, il serait beaucoup plus agréable de se voir tous les jours en présence, mais dès maintenant nous pouvons vivre comme des protagonistes du présent, en utilisant notre désir et notre attente pour « voir » où quelque chose se passe.

Quelqu'un – nous arrivons à la fin – pourrait encore dire : « C'est beau Jésus, beaux sont mes amis qui sont sûrs de leur vie, belle est la simplicité naïve de cette fille ("elle vient d'arriver" – pourrait-on cyniquement commenter –), mais je ne suis pas comme eux, et puis la vie change, et puis on éprouve la sécheresse d'une poignée de sable dans la bouche ». Cette pensée peut bourdonner dans notre tête, surtout si nous traversons un moment de fatigue, avec presque l'envie de faire immédiatement un pas en arrière face à cette possibilité de chemin. Mais n'oublions pas – mes amis – que notre espoir, notre force, ne réside pas dans le fait de savoir faire « comme » Jésus, mais que « c'est » Jésus ! Les disciples, la Madone, le centurion qui a vu Jésus mourir sur la croix, n'avaient pas le problème d'imiter Jésus, de faire comme Lui, cela ne leur aurait jamais traversé l'esprit, parce que c'était impossible et parce que cela ne les intéressait pas d'imiter Jésus : ils voulaient être avec Lui ! Ils pouvaient facilement reconnaître la puissance, la plénitude, la vivacité, le regard profondément humain qui émanaient de Lui. Il leur suffisait de l'accueillir, sans se mesurer, sans filtre, en se laissant atteindre par Lui. Comme nous le fait comprendre une autre amie : « Les amis qui me mettent toujours en position de vérité face aux choses, face à ce qui se passe, sont décisifs. Donc, même en ce qui concerne les jours de d'EAD qui nous attendent, je n'ai pas peur, non pas parce qu'il n'y a pas de fatigue ou de tristesse, mais parce que je reconnais que pendant ces mois je n'ai jamais été laissée seule, ni par mes amis, ni par mes professeurs, ni par mes amis plus âgés ». Et elle conclut, écoutez bien : « Mon espoir se fonde sur la certitude de ces visages qui ont des noms et des prénoms connus et que j'ai bien en tête, de qui je reçois un amour gratuit et en dernier ressort inexplicable pour moi, et ce n'est que grâce à la certitude de ces relations que je suis en mesure de me tenir face à moi-même et à tout ce qui arrive ».

Cette certitude, qui pour nous est un lent cheminement, comme celui de la graine qui demande à fleurir, était une note dominante et quotidienne en Jésus, si claire et si pleine de tendresse envers notre incertitude qu'il n'a pas reculé d'un pas même face à la peur la plus extrême, celle de la croix, pour témoigner de la Vérité de la vie et la mettre devant nous. « Père, pardonne leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. [...] Entre tes mains je remets mon Esprit ».²⁴

Nous nous levons et écoutons la chanson en silence.

*Dulcis Christe*²⁵

²⁴ Cf. Lc 24, 34.46.

²⁵ M. Grancini, sec. XVII, « Dulcis Christe », dans *Canti*, op. cit., p. 20.